

La guerre des images a déjà eu lieu

MUSÉE DE LA RÉFORME • *L'image satirique n'est pas une spécialité contemporaine. Entre le XVI^e et le XVIII^e siècles, elle a servi aux protestants et aux catholiques à prouver leur supériorité.*

DOMINIQUE HARTMANN

Huguenots représentés en gue-nons, pape doublé d'un satyre, figure de Christ en vache à lait: les caricatures présentées par le Musée international de la Réforme (MiR), à Genève, n'ont rien à envier aux images actuelles destinées à discréditer la foi de l'autre. Avec «Enfer ou paradis: aux sources de la caricature», le MiR présente jusqu'en février 2014 quelques images choisies de la guerre que se sont menée réformés et catholiques du XVI^e au XVIII^e, jetant les bases de nos caricatures actuelles, entre liberté d'expression et liberté religieuse.

Au Moyen Age, la critique contre l'Eglise - comme la satire profane d'ailleurs - avait été particulièrement virulente. Elle se déployait sur des objets de décoration privés, les enluminures de certains manuscrits ou aux portails d'églises conçus comme des parodies de messe. Mais cette satire voyageait peu.

Des milliers d'estampes

Avec le développement de la gravure, tout change - la liberté de ton reste. En très peu de temps, des milliers d'estampes peuvent être dupliquées et dispersées. Comme le remarque Simona Sala, conservatrice du MiR et cheffe de projet de «Enfer ou paradis», si les tirages sont très difficiles à chiffrer, l'ampleur de l'écho suscité - bien au-delà du lieu d'édition - montre à la fois qu'ils n'étaient pas confidentiels et que l'estampe circule bien.

A une période où le taux d'al-phabétisation est faible (en 1520, il atteint 5% dans le pays de Saxe), la technique fait mouche. La guerre confessionnelle se grave alors aussi sur des médailles, aisément transportables, discrètes et efficaces: par simple rotation, elles offrent de révéler la face cachée du personnage représenté. Certains artistes préféreront ne pas signer leurs œuvres, même «si l'on met plus souvent sur la sellette l'éditeur que l'artiste», précise Frédéric Elsig.

Christ et Antéchrist

Destinée avant tout à faire rire, note le MiR, la satire a pris un tour de plus en plus humiliant, voire dévastateur lorsque les guerres de religion ont ravagé l'Europe, au XVI^e et au XVII^e siècles.



Pape-démon, huile sur bois, vers 1600. Utrecht, Museum Catharijneconvent. MIR/DR

L'une des illustrations les plus audacieuses de l'époque est celle de la Prostituée de Babylone, publiée dans «Le Testament de septembre» (1522), traduction en allemand du Nouveau Testament par Luther. La prostituée évoquée par l'Apocalypse - livre biblique dont les créatures fourniront amplement la bataille - y est coiffée d'une tiare. La satire provoquera de telles protestations que la coiffe pontificale devient une simple couronne dans le tirage de l'année suivante. Sauf que l'image voyage déjà...

Martin Luther avait déjà assimilé le pape à l'Antéchrist dans le «Passional Christ-Antichristi» (1521), où Lucas Cranach représente les prêtres en loups, s'inspirant du thème médiéval de Renart prêchant aux volatiles avant de les dévorer. Juste retour des choses, Luther sera lui aussi assimilé à l'Antéchrist par ses adversaires.

Réponse catholique

Néanmoins, l'exposition le souligne, la réponse catholique est moins intense que l'offensive réformée. «La réplique est souvent plus faible que l'invective», note Frédéric Elsig, et la Réforme

bénéficie d'une dynamique particulière, propre à tout processus de rupture. Il faut dire aussi que la foi réformée offre moins d'angles d'attaque: elle ne comporte pas de signes ostentatoires de richesses, par exemple, ou de pouvoir. Et les protestants ont une longueur d'avance en matière d'utilisation de l'estampe.» Alors que ceux-ci dénigrent les emblèmes de l'Eglise, les catholiques s'en prennent plutôt aux individus, notamment Luther et Calvin, dont les traits, reconnaissables, sont déformés, ce qui pose les bases de la caricature actuelle.

«Si le support a évolué jusqu'à aujourd'hui, l'essence de la critique a peu changé», estime Frédéric Elsig, professeur d'histoire de l'art médiéval. Celle-ci porte à la fois sur les personnes et sur l'appareil ecclésial, elle attaque le fond comme la forme de la croyance, elle inscrit l'adversaire dans un contexte infamant.

Amendes prononcées

Si les caricatures nées entre le XVI^e et le XVIII^e sont extrêmement virulentes, elles semblent pourtant avoir produit moins de réaction que tel dessin de «Charlie Hebdo» ou telle caricature du prophète aujourd'hui. «Elles en ont produit, nuance Frédéric Elsig. Des amendes ont été prononcées, mais la peine la plus lourde - assez grave d'ailleurs - est le bannissement. Mais effectivement, une image moins virulente suscitera davantage de réactions aujourd'hui. Dans les cas qui concernent l'islam, c'est essentiellement à mon sens que les deux religions ont un rapport à l'image très différent.»

Mais comme le montre l'exposition du MiR, l'image n'est pas seulement un véhicule efficace, elle est elle-même une cible aux yeux des protestants. Pour ceux-ci, la vénération des images est en soi une idolâtrie. L'iconoclasme - leur destruction - est donc une nécessaire opération de nettoyage. Toutes les images de culte seront détruites dans certaines villes acquises à la Réforme comme Genève (en 1535) ou Lyon (en 1562). Pour les catholiques, au contraire, cela ne manifeste que bêtise et ignorance.

Les attaques n'ont pas concerné uniquement la confession adverse, comme le montre «Enfer ou paradis». L'une des images exposées représente ainsi un mourant auquel un pasteur calviniste récite, pour tout réconfort, des textes sur la prédestination - l'image émane des cercles luthériens.

L'exposition présente enfin des tentatives d'apaisement. L'irénisme est porté surtout par des théologiens luthériens et calvinistes, qui critiquent la querelle affaiblissant l'Eglise et cherchent à promouvoir la possibilité d'une paix confessionnelle.

LE COURRIER

> Programme: www.musee-reforme.ch